

un texte émouvant d'un jeune externe publié par le journal "l'obs":

« l'Obs » a souhaité publier ce courrier car elle nous rappelle, comme l'écrivait Albert Camus dans « la Peste », qu'« au milieu des fléaux, il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ».

Bonjour,

Je ne serai médecin que dans quelques mois et ne vois le monde hospitalier qu'à travers mon prisme à moi, et celui des autres externes qui ont eu la chance de parcourir durant quelques années les couloirs des hôpitaux rattachés à leur fac. Pas encore médecin donc, mais déjà le besoin profond de raconter et de répondre aux voix affolées des télévisions qui tournent en boucle dans la chambre de mes patients, aux chiffres inhumains qui grimpent et inquiètent et aux prophètes qui prédisent la fin d'un système pour mieux vendre les mauvaises nouvelles.

Pour ceux qui ne nous connaissent pas, nous naviguons entre les services de jour comme de nuit, dans nos blouses un peu trop grandes, échangeons les postes encore et encore. On finit par connaître jusqu'à la personnalité des chefs, les habitudes des différents services, les liens entre les différents médecins, les ascenseurs les plus rapides, les codes des cuisines pour essayer de trouver, affamés par nos longues nuits de garde, un petit yaourt oublié, et les passages secrets des sous-sols. Chez nous, à l'hôpital, à même pas 25 ans, de nos grands yeux d'enfants, on a posé nos mains les premiers sur des bébés venus débiter toute une vie. Des vies d'amour et de tristesse, de violence et de tendresse : une vie d'Homme quoi. On a vu des plaies, du sang et on a entendu des côtes craquer sous nos paumes qui massaient un cœur. Mais on a vu aussi des gens amoureux, des gens heureux, des gens guéris, des gens mourir, des gens souffrir, des gens seuls, des gens tout sacrifier et des gens commettre des erreurs impardonnées. On a vu des gens vieux comme le monde qui s'interrogent sur leur parcours, qui nous offrent des trésors que seul le temps d'une vie leur a permis de collectionner. Car nous sommes de ceux qui ont encore du temps à leur offrir. On leur donne une petite part de notre jeunesse et eux nous donnent une grande part de leur sagesse, et pour ça je ne les remercierai jamais assez...

Je voulais écrire aujourd'hui parce que ce qui m'attriste plus encore que les hommes et les femmes qui n'arrêteront jamais de mourir, ce sont les vivants qui continuent à se déchirer, alors qu'eux ont le choix. Quand la chance nous est donnée de nous recentrer, dans un monde où les barrières floutées par le numérique nous exposent, nous nous déchirons et nous mêlons dans le bruit d'une incohésion sans gêne. Rétrospectivement, des erreurs ont été commises, oui mais par qui ? Par un groupe d'une dizaine de personnes élues temporairement ? Par le millier d'administrateurs travaillant pour l'Etat et dans les hôpitaux ? Par les millions de votants qui n'écoutaient pas quand l'hôpital clamait son urgence ? Par nous, le millier de soignants qui, il y a quelques semaines encore ne s'inquiétaient pas le moins du monde, car des « fausses pandémies », nous en avons déjà connu ?

Ce que je vois moi, aujourd'hui, ce ne sont pas des coupables. Ce que je vois aujourd'hui, c'est un système de santé publique dont je suis fier, car ce système C'EST les soignants qui se mobilisent face à la crise, et les non-soignants qui leur permettent tant bien que mal de le faire. Jamais je n'aurais pensé que nous pouvions être aussi organisés, jamais je n'aurais pensé ressentir autant d'union entre les corps de métier hospitalier parmi lesquels nous, les étudiants, sommes souvent d'intermittents marginaux.

Mais quand je rentre chez moi, fatigué, je parcours les messages sur les réseaux sociaux, les chaînes d'info, peut-être un peu à la recherche de réconfort. Je ne devrais pas. Car je vois tant de choses, tant de violence, d'accusations, de colère qu'on n'a pas vraiment envie de voir après une journée comme celle-là.

J'aimerais que tout le monde puisse voir ce que je vois ces dernières semaines. Je vois des infectiologues qui forment des chirurgiens à la gestion d'une maladie respiratoire aux urgences. Je vois des cardiologues, gériatres, internistes qui gèrent ensemble de nouvelles unités mises en place par les réunions de crise quotidiennes.

Je vois des centaines de médecins étudier des dizaines de molécules pour proposer un traitement qui marche, dans les règles de la science, dans un silence éthique et modeste loin du glamour des conférences de presse.

Je vois des étudiants qui malgré un concours incertain s'organisent pour former les plus jeunes, aider au brancardage, se mettre à jour sur des gestes infirmiers pour perfuser, piquer, soigner et décharger

(un peu) ceux qui travaillent déjà tant.

Je vois ces infirmier(e) s justement, ces aides-soignants, ces agents de nettoyage, qui exercent un métier déjà si dur mais qui ne se plaignent pas et continuent même à s'échanger des blagues, continuent à rendre les heures passées dans le service agréables.

Je vois des équipes soignantes qui trouvent le temps, pourtant si précieux, d'appeler les familles interdites de visite. Familles pour qui le proche est le prisonnier d'un rouage encore plus inconnu que d'habitude et infiltré par un ennemi invaincu. Mais des familles qui comprennent et nous soutiennent en tenant courageusement bon.

Je vois des internes qui s'organisent pour aider là où il faut, valsant d'un étage à un autre, dans des spécialités qu'ils n'ont pas choisies. Je vois les praticiens, les chefs et les professeurs continuer à nous enseigner et à nous protéger dans la bonne humeur, alors que leur tête a mille raisons d'être ailleurs.

Je vois les restaurateurs du self-service de l'hôpital distribuer avec le plus grand des sourires des plats emballés aux blouses blanches avant même que ceux-ci n'aient à faire la queue. Jamais un cordon-bleu haricots verts ne m'aura été cuisiné avec autant d'amour par un inconnu.

Je vois des jus, des viennoiseries, des boîtes de chocolats, des cookies qui sortent de je ne sais où et qui réchauffent, des dessins d'enfants qui couvrent le mur froid des réanimations et forment de longues haies d'honneur à ceux qui en sortent.

Je vois des gens qui nous applaudissent dans la rue quand on rentre du taf et des arcs-en-ciel collés aux balcons qui me font pleurer de fierté.

Je vois des gens qui proposent leur appartement à des soignants et puis beaucoup de gens qui s'entraident.

Je vois des amis et des familles qui se voient plus souvent qu'avant, alors même qu'un écran les sépare.

Et peut-être que je suis naïf, mais je crois également voir des centaines d'hommes et de femmes, quel que soit leur bord politique, qui ne doivent pas beaucoup fermer l'œil non plus. A l'heure actuelle, ils se battent pour que ce que nous faisons soit encore possible longtemps. Ils se battent pour obtenir du matériel depuis longtemps produit ailleurs et pour que les industries produisent plus et plus vite, tout en préparant l'après... Et quels que soient mes idéaux politiques, quelles que soient les erreurs commises par le passé, je leur en suis reconnaissant. Reconnaisant car je sais que dans cette longue chaîne qu'est le système de santé en France, chaque maillon a son importance. Surtout aujourd'hui.

Alors, oui c'est compliqué, oui ça va le devenir encore plus ces prochains jours, oui il y a des pleurs, des tragédies familiales et professionnelles, oui on aurait pu être mieux préparés. On peut toujours être mieux préparé. Attention, je ne dis pas que l'hôpital peut fonctionner à flux tendu en temps normal, que la fermeture de lits était une bonne chose, que certains métiers ne devraient pas être revalorisés, et que le nombre de personnels est adéquat. Mais demain et jusqu'à la fin de cette crise, j'aimerais tant rentrer chez moi et oublier un instant que certaines choses nous séparent. J'aimerais pouvoir puiser dans les médias et chez les confinés un tout petit peu d'optimisme, un élan collectif et moins d'angoisse, moins d'accusations, moins de conspirationnisme. Car la force d'un système c'est peut-être aussi sa capacité à s'adapter à une situation nouvelle et à rebondir.

Je ne crois pas que l'on pourra toujours tout prévoir. Mais on pourra toujours rester unis par cette solidarité qui, j'en ai eu la preuve ces dernières semaines, n'est pas un mirage.

Ce message est pour tous mes patients mourants, ou seuls, qui ne rêvaient que d'une seule chose, avoir quelques heures avec leurs proches, profiter avec eux des plaisirs les plus simples de la vie, appeler encore un ami peut être, pour sentir une dernière fois l'impuissance du temps face à l'amour et la beauté immortelle de notre monde.

Merci.

Un externe